Laura Bellini

Avant que tu me croies

Une belle histoire ne remplace pas une vérité sincère



Avant que tu me croies

Une belle histoire ne remplace pas une vérité sincère

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903018

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4

Chapitre 1 - Les conditions sur lesquelles je ne transige pas 12

Chapitre 2 - Tout ce que nous n'avions pas inscrit dans le contrat 23

Chapitre 3 - Le parfum des mots tus 37

Chapitre 4 - Quand les sujets sans risque s'épuisent 48

Chapitre 5 - Le droit de dire non 64

Chapitre 6 - Là où les mots s'arrêtent 75

Chapitre 7 - Entre nous et la vérité 87

Chapitre 8 - Ceux que nous choisissons 98

Chapitre 9 - Le risque que nous choisissons ensemble 110

Chapitre 10 - Ce que nous ne cachons plus 122

Chapitre 11 - L'intimité a ses limites 135

Chapitre 12 - L'histoire qui ne correspondait pas aux documents 147

Chapitre 13 - Le prix des attentes des autres 159

Chapitre 14 - La vérité qu'il ne savait pas encore dire 171

Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'avais pas dit 184

Chapitre 16 - Une distance impossible à effacer 197

Chapitre 17 - Ce qui m'appartient 209

Chapitre 18 - Le prix de la vérité 221

Chapitre 19 - Ce qui reste après la vérité 234

Chapitre 20 - Avant que tu me croies 247

INTRO

La première chose que je remarquai fut l'odeur.

Ce n'était pas du parfum, même si, depuis quelques jours, mon atelier ressemblait au laboratoire d'une personne qui aurait perdu la raison. C'était une odeur de papier humide, de vieux bois et de quelque chose de légèrement amer, qui rappelait une écorce d'orange abandonnée sur le rebord d'une fenêtre. Elle provenait d'une petite boîte en carton posée sur mon bureau.

Elle ne m'appartenait pas.

À huit heures dix-sept, ce lundi matin, je décidai que c'était le premier problème de la journée.

Le deuxième était l'homme qui venait d'entrer dans mon atelier de Cracovie sans manifester la moindre intention de s'excuser d'être en retard.

— Dominika Sucha ? demanda-t-il.

Je levai les yeux de mon écran. Il portait un manteau sombre, sous lequel apparaissait un pull gris anthracite, et avait l'air d'un homme habitué à prendre des décisions. Il n'était pas particulièrement élégant. Ce qui frappait le plus chez lui, c'était une aisance naturelle, comme s'il n'avait jamais eu besoin de se demander s'il était au bon endroit.

— Ça dépend de qui pose la question.

Un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

— Julian Wilk.

Je connaissais ce nom. Trois jours plus tôt, j'avais reçu un message du propriétaire d'une petite maison de parfumerie de Cracovie, qui cherchait une graphiste pour concevoir

l'identité visuelle d'une nouvelle marque. Je lui avais répondu que je pouvais lui proposer un rendez-vous de consultation le mercredi. Il avait répliqué que mercredi serait trop tard.

Je n'avais pas considéré cette réponse comme une invitation à négocier.

— Nous avions rendez-vous mercredi, fis-je remarquer.

— Je sais.

— Et aujourd'hui, nous sommes lundi.

— Je l'ai remarqué.

Je posai mon stylet. Non pas parce qu'il m'avait impressionnée. Simplement parce que je n'aimais pas qu'on franchisse mes limites avant même que j'aie eu le temps de les énoncer.

— Dans ce cas, nous avons un problème de calendrier.

Julian regarda la boîte.

— Je vous ai apporté quelque chose qui pourrait vous intéresser.

— Et moi, j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser. Mes conditions de collaboration.

Cette fois, il laissa échapper un petit rire. Sans moquerie. Plutôt comme un homme qui venait de rencontrer, à sa grande surprise, quelqu'un capable de lui tenir tête avec autant de fermeté.

J'aurais dû mettre fin à cette conversation.

J'avais trente et un ans, mon propre atelier, un crédit immobilier pour mon appartement dans le quartier de Podgórze, à Cracovie, et suffisamment d'expérience avec les clients qui considéraient le temps des autres comme un

supplément gratuit à leur facture. Je travaillais justement sur l'identité visuelle d'une marque de céramique, un projet qui pouvait m'ouvrir les portes d'une collaboration avec un studio plus important à Copenhague. Pour la première fois depuis longtemps, mon avenir professionnel commençait à prendre la forme que j'avais moi-même imaginée.

Je n'avais aucune intention de laisser un inconnu à la voix séduisante bouleverser mon lundi.

— Vous avez dix minutes, dis-je.

— Ça suffira.

— Je n'en serais pas si sûre.

Il ne retira son manteau qu'après que je lui eus indiqué une chaise. Je remarquai ce détail malgré moi. Avant de s'asseoir, il poussa la boîte dans ma direction, mais ne l'ouvrit pas sans ma permission.

— Je veux créer un parfum inspiré de l'histoire de ma famille, expliqua-t-il. Pas un produit de plus qui sent le luxe et ne raconte rien. Quelque chose qui ait une mémoire.

— La mémoire est difficile à vendre.

— Je ne veux pas la vendre.

Je lui lançai un regard éloquent.

— Vous dirigez une maison de parfumerie.

— Je veux vendre des parfums. La mémoire doit être la raison pour laquelle ils existent.

C'était une meilleure réponse que je ne l'avais espéré.

Julian ouvrit la boîte. À l'intérieur se trouvaient des feuilles jaunies, quelques photographies, un morceau de ruban bordeaux et un petit flacon de verre. Son bouchon avait une

forme irrégulière et une trace d’ancienne étiquette subsistait sur le goulot.

Je soulevai délicatement l’une des photographies. Elle représentait une femme en robe claire, debout près d’une table en bois. Son visage était partiellement dissimulé dans l’ombre, mais la façon dont elle posait la main sur le plateau semblait étonnamment naturelle.

— Qui était-elle ?

— Ma grand-mère, Helena.

— Et le flacon ?

— Il lui appartenait.

Je fis tourner le verre entre mes doigts. De petites irrégularités étaient visibles sur le fond, ce qui pouvait témoigner de l’ancienneté de l’objet. Je ne connaissais cependant pas suffisamment la verrerie ancienne pour en tirer des conclusions.

— Qu’y a-t-il sur ces feuilles ?

— Des notes. Des formules, des souvenirs, des fragments de correspondance. Helena a expérimenté les parfums pendant des années.

— Elle était parfumeuse ?

Julian hésita une fraction de seconde.

— Jamais à titre professionnel.

Cette hésitation ne m’échappa pas, même si elle pouvait tout aussi bien provenir d’un simple instant de réflexion.

Je dépliai la première feuille. L’encre s’était estompée par endroits. Entre les noms des ingrédients, je découvris quelques mots tracés d’une écriture plus petite : N’oublie pas l’odeur de ce soir-là.

Je ressentis un pincement au cœur inattendu.

Ma mère conservait ce genre de petites choses. Des billets, des tickets, des fleurs séchées. Après sa mort, j'avais longtemps été incapable de les regarder. Puis j'avais découvert que les objets les plus difficiles à jeter étaient ceux qui n'avaient aucune valeur aux yeux de tous les autres.

— C'est magnifique, admis-je.

— C'est précisément pour ça que je suis ici.

Je reposai la feuille.

— Je n'ai pas dit que j'accepterais ce projet.

— Pas encore.

— Monsieur Wilk…

— Julian. Si nous devons parler de parfums dont on se souvient toute une vie, nous pouvons sans doute laisser tomber les formalités.

J'aurais dû y voir une nouvelle tentative pour réduire la distance entre nous. Au lieu de cela, je remarquai la fatigue dissimulée derrière son assurance. Les ombres légères sous ses yeux, la tension de ses doigts qui lissaient le bord du ruban bordeaux.

— Dominika, répondis-je, sans avoir pour autant l'intention de consentir à quoi que ce soit d'autre.

Son regard s'attarda un instant sur mon visage.

— Enchanté.

Je ne répondis pas immédiatement. Une chaleur nouvelle s'était glissée dans sa voix, absente de nos échanges précédents. Je remarquai également qu'en attendant ma réaction, il ne cherchait pas à combler le silence. La plupart

de mes clients redoutaient les silences. Lui les laissait exister.

Je revins aux documents.

Au dos de la photographie figurait une date : 1968. À côté, une annotation avait été ajoutée d'une autre écriture. Quelqu'un avait simplement inscrit deux mots : Premier essai.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Julian se pencha pour regarder l'inscription.

Pendant un instant, nous nous retrouvâmes plus proches l'un de l'autre que la situation ne l'exigeait. Il sentait le cèdre et quelque chose de frais, difficile à identifier. Ce n'était pas un parfum lourd, destiné à attirer ostensiblement l'attention. Plutôt une présence discrète, qu'on ne découvrait qu'à courte distance.

— Probablement la première formule de ma grand-mère, répondit-il.

— Probablement ?

Il se redressa.

— Tout ce qui se trouve dans ces archives n'est pas facile à interpréter avec certitude.

Je retins cette réponse.

Non parce qu'elle avait immédiatement éveillé mes soupçons. Dans mon métier, j'avais souvent travaillé à partir de documents incomplets. Mais je savais à quelle vitesse une supposition pouvait se transformer en certitude lorsqu'elle commençait à servir une belle histoire publicitaire.

— J'aurai besoin d'informations vérifiées, déclarai-je. Si nous décidons de travailler ensemble, je ne signerai pas de

mon nom une histoire que nous sommes incapables de documenter.

— Je comprends.

Il l'avait dit immédiatement.

Peut-être trop immédiatement.

Je refermai la boîte et la repoussai vers lui.

— Je préparerai une proposition précisant mes conditions. Après notre rendez-vous de mercredi.

Julian regarda le couvercle fermé, puis leva les yeux vers moi.

— Je te laisse les archives. J'aimerais que tu puisses les examiner tranquillement.

— Je n'ai pas accepté la mission.

— Je sais. Tu peux refuser.

Il se leva et reprit son manteau. Il n'essaya pas de me convaincre en parlant d'argent ni en promettant un succès exceptionnel. Cette retenue m'intriguait davantage que son assurance initiale.

Arrivé à la porte, il se retourna une dernière fois.

— Dominika ?

— Oui ?

— Je ne cherche pas quelqu'un qui se contentera de créer un joli emballage.

— Tant mieux. Je ne cherche pas un client qui n'a besoin que d'un joli emballage.

Il sourit, mais cette fois, ne répondit rien.

Lorsqu'il partit, le silence revint dans l'atelier. Sur mon écran, le projet inachevé des étiquettes pour la marque de

céramique m'attendait toujours. Mon calendrier me rappelait les échéances que je m'étais fixées avec tant de soin. Tout semblait exactement identique à ce que c'était une heure auparavant, à l'exception de cette boîte en carton posée au milieu de mon bureau.

Je l'ouvris de nouveau.

Sous les photographies se trouvait une petite enveloppe. Je ne l'avais pas remarquée auparavant. J'en sortis une feuille de papier fin sur laquelle quelqu'un avait écrit plusieurs phrases, puis barré les deux dernières. L'encre était plus sombre que sur les autres documents.

Je lus le passage encore visible.

Toutes les histoires ne devraient pas être racontées telles que nous aimerions nous en souvenir.

Je restai immobile, la feuille entre les mains, avec en mémoire le regard de Julian lorsqu'il avait parlé de sa grand-mère.

Je voulais créer quelque chose de vrai. Quelque chose que je n'aurais pas besoin, plus tard, d'expliquer ou de défendre devant ma propre conscience.

Et pourtant, pour la première fois depuis très longtemps, j'avais tout autant envie de connaître l'homme qui m'avait apporté cette histoire.

Seulement, serais-je capable de lui faire confiance si la beauté de son récit se révélait plus importante à ses yeux que la vérité ?

Chapitre 1 - Les conditions sur lesquelles je ne transige pas

Le mercredi matin, je repoussai ma tasse de café à l'autre bout du bureau et relus pour la troisième fois le message de Julian Wilk.

J'apporterai des échantillons de parfum. J'espère que les documents ne vous ont pas fait plus peur que mon arrivée de lundi.

Je ne savais pas ce qui m'agaçait le plus : le fait de me souvenir parfaitement du timbre de sa voix ou celui d'avoir souri instinctivement à mon écran.

Je répondis brièvement :

Les documents me font rarement peur. Les clients qui ne respectent pas les horaires, beaucoup plus souvent.

Sa réponse arriva presque immédiatement.

Je serai là cinq minutes en avance.

Je reposai mon téléphone avant d'avoir le temps d'écrire quelque chose d'aussi inutile.

Depuis deux jours, je m'occupais des archives qu'il avait laissées dans mon atelier. Je n'y avais pas touché de tout le lundi après son départ, essayant de me convaincre que j'avais des choses plus urgentes à faire. Le mardi soir, j'avais étalé les documents sur la grande table, installé une lampe à bras articulé et commencé à photographier les feuilles une par une pour pouvoir travailler ensuite sur des copies.

Certaines notes étaient simples et pratiques. Des noms d'ingrédients, des proportions, de brèves observations

concernant la tenue des parfums. D'autres ressemblaient à des fragments de journal intime. Helena Wilk écrivait à propos des fleurs qui s'ouvraient après la pluie, des oranges amères, de l'armoire en cèdre dans l'appartement de sa mère. Parmi tous ces documents se trouvaient des photographies et de petites enveloppes sans destinataire.

Mais ce qui m'intriguait le plus était la feuille portant une phrase barrée.

Toutes les histoires ne devraient pas être racontées telles que nous aimerions nous en souvenir.

Je ne parvenais pas à déterminer si ces mots avaient été écrits des années auparavant ou beaucoup plus récemment. Le papier était différent des autres documents. Plus fin, plus lisse, presque dépourvu de taches de vieillissement. Cela pouvait signifier que quelqu'un l'avait ajouté aux archives bien plus tard.

Je n'avais aucune intention de tirer des conclusions hâtives.

En revanche, j'avais bien l'intention de poser quelques questions.

À neuf heures cinquante-cinq, la sonnette retentit.

Julian avait tenu parole.

Lorsque j'ouvris la porte, il se tenait dans le couloir, une boîte noire et plate dans une main, un sac en papier dans l'autre. Cette fois, il portait une chemise claire sous une veste sombre. Ses cheveux donnaient l'impression qu'il les avait coiffés avec ses doigts plutôt qu'avec un peigne.

— La ponctualité est le début d'un long chemin vers la rédemption, déclarai-je.

— J'ai apporté des arguments pour ma défense.

Je haussai les sourcils.

— S'ils sont comestibles, j'envisagerai de les accepter.

Il sortit du sac deux croissants achetés dans une boulangerie voisine.

— Un aux amandes. L'autre aux framboises. Je ne savais pas lequel tu préférais.

— Et si je ne mange pas de sucreries ?

— Alors je serai obligé de manger les deux et d'accepter ma défaite.

Je le laissai entrer.

Pas parce qu'il avait acheté le petit déjeuner. Enfin, pas uniquement pour cette raison.

Mon atelier occupait deux pièces dans un vieil immeuble près de Kazimierz. Dans la plus grande se trouvaient les bureaux, les étagères remplies d'échantillons de papier et un immense panneau sur lequel j'épinglais mes croquis. La plus petite servait de salle de réunion. J'aimais les hautes fenêtres, le parquet qui grinçait et les murs irréguliers que le propriétaire m'avait autrefois proposé de lisser. J'avais refusé. Tout n'avait pas besoin de donner l'impression de sortir d'une usine.

Julian s'arrêta devant le panneau.

— Ce sont tes créations ?

— La plupart.

— Elles sont toutes différentes.

— C'était censé être un reproche ?

— Un compliment. Je pensais que les graphistes avaient un style personnel qu'ils imposaient à tous leurs clients.

— Les bons graphistes savent distinguer leurs propres goûts des besoins d'une marque.

Il me regarda avec intérêt.

— Et toi, tu es une bonne graphiste ?

— Suffisamment bonne pour savoir que je ne devrais pas répondre à cette question.

Il éclata de rire et s'assit en face de moi.

J'étalai les documents que j'avais préparés. La première page présentait le calendrier, la deuxième les conditions de collaboration, puis venaient les questions concernant le produit. Je n'avais aucune intention de laisser son charme personnel remplacer les éléments concrets.

— Avant de commencer, nous devons clarifier une chose, dis-je. Je ne fabrique pas de légendes.

— Alors, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Des identités. La différence est fondamentale.

Il posa les avant-bras sur la table.

— Explique-moi.

— Une légende peut être magnifique même si elle n'a jamais existé. L'identité d'une marque doit résister à l'épreuve de la réalité. Si nous affirmons qu'un parfum a été créé à partir de la formule de ta grand-mère, j'ai besoin d'éléments qui permettent de l'écrire.

Pendant un instant, il fixa les documents.

— Je veux que les gens aient l'impression de tenir entre leurs mains quelque chose de plus qu'un parfum.

— Ils peuvent ressentir cela sans qu'on leur assure que chaque détail de l'histoire est un fait historique.

— Mais alors, nous perdons une partie de l'émotion.

— Ou nous gagnons en crédibilité.

Son sourire disparut. Il ne semblait pas offensé, mais pour la première fois depuis notre rencontre, il cessa de considérer notre conversation comme un agréable échange d'arguments.

— Je travaille sur ce parfum depuis presque deux ans, déclara-t-il. J'y ai investi de l'argent que mon entreprise ne peut pas se permettre de perdre. J'ai besoin d'un lancement capable de susciter l'intérêt du public.

— Je comprends.

— Je n'en suis pas certain.

— Julian, je comprends la pression commerciale. Cela ne signifie pas que j'accepterai d'écrire des choses que nous ne pouvons pas vérifier.

Il s'écarta de la table.

— Et moi, je ne veux pas que l'histoire de ma famille soit réduite à un texte neutre sur une boîte.

Pendant quelques secondes, nous nous observâmes en silence.

Il n'était plus simplement question d'identité visuelle. Il s'agissait de déterminer qui aurait le droit de décider quelle histoire pouvait être racontée.

— Dans ce cas, nous ne devrions peut-être pas travailler ensemble, dis-je.

Julian me regarda attentivement.

— Tu renonces vraiment aussi facilement ?

— À un projet dont les conditions ne me conviennent pas ? Oui.

— Même s'il est intéressant ?

— Surtout dans ce cas.

Il ne détourna pas les yeux. Je remarquai que son assurance ne provenait pas uniquement de son habitude d'obtenir ce qu'il voulait. Sous la tension se cachait quelque chose de plus personnel. Comme s'il ne défendait pas une idée marketing, mais un souvenir dont il ne pouvait imaginer la disparition.

Finalement, il ouvrit la boîte noire.

À l'intérieur, disposés dans une mousse souple, se trouvaient trois petits flacons.

— Avant de prendre ta décision, sens-les.

— Le parfum ne changera pas mes conditions.

— Je sais. Mais il pourrait changer ta perception du projet.

Il sortit le premier flacon et me tendit une mouillette. Nous y déposâmes une petite quantité de liquide. Je perçus d'abord des agrumes, puis quelque chose de vert et d'humide, comme un jardin à l'aube. La composition était fraîche et élégante, mais elle manquait de caractère.

— C'est joli, dis-je.

— Le mot que je déteste le plus dans mon métier.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens disent ça quand ils n'ont rien d'autre à dire.

Il ouvrit lui-même le deuxième échantillon. Celui-ci était plus chaud, plus dense, avec une note boisée très présente. Il évoquait un vieil appartement dont les fenêtres donnaient sur un jardin.

— Celui-là raconte une histoire, reconnus-je.

— Mais pas la bonne.

Il ne me tendit pas immédiatement le troisième flacon. Il le fit tourner un moment entre ses doigts, comme s'il hésitait à révéler quelque chose d'important.

— Cette composition est la plus proche de ce que je voulais obtenir.

Sur le papier se déploya une odeur d'orange amère, de rose délicate et de cèdre. Elle n'était pas sucrée. Elle possédait quelque chose d'austère et, en même temps, d'extraordinairement intime. Au bout de quelques minutes, elle évolua, s'adoucissant et révélant une note chaude que je n'avais pas perçue auparavant.

Je fermai les yeux.

Pendant un instant, je revis les soirées d'été chez ma mère. Le balcon ouvert, la commode en bois et ses mains parfumées de crème. Ce n'était pas exactement la même odeur. Plutôt une sensation semblable de sécurité, que je ne savais plus nommer depuis des années.

— Voilà, entendis-je murmurer Julian.

J'ouvris les yeux.

— Quoi ?

— C'est le visage de quelqu'un qui vient de se souvenir de quelque chose.

Je ne lui demandai pas comment il l'avait deviné. Peut-être parce que je n'avais pas envie de parler de ma mère à un inconnu.

— Ce parfum est exceptionnel, dis-je. Il n'a pas besoin de fausses promesses.

— Je n'ai aucune intention de falsifier quoi que ce soit.

Ses mots avaient résonné avec fermeté.

Je l'observai, essayant de comprendre si c'était la suggestion elle-même qui l'avait offensé ou le sens qu'il lui avait donné.

— Dans ce cas, nous ne devrions avoir aucun problème à l'inscrire dans le contrat.

Pendant un instant, il sembla vouloir dire quelque chose. Au lieu de cela, il prit sa tasse.

— D'accord. Propose tes conditions.

Je ne laissai rien paraître de mon soulagement.

Durant l'heure suivante, nous discutâmes de l'étendue de ma mission. Je devais préparer la stratégie visuelle, le nom de la ligne, le design du flacon et de son emballage ainsi que les supports de communication. Son équipe s'occupait de la production du parfum. Nous convînmes également qu'aucun élément de la campagne ne serait publié sans validation des deux parties.

La question des archives familiales nous prit le plus de temps.

— Je veux qu'elles soient au cœur du projet, dit Julian.

— Elles peuvent l'être. Mais j'ai besoin que nous distinguions clairement les documents d'origine de leur interprétation.

— Et si les documents ne racontent pas toute l'histoire ?

— Alors nous ne ferons pas semblant de la connaître.

Je notai cette phrase.

Julian suivit le mouvement de mon stylo.

— Tu es toujours aussi inflexible ?

— Seulement quand j'ai raison.

— Donc toujours ?

— Il m'arrive de prendre des jours de repos.

Il éclata de rire. Cette fois, son rire dissipa une tension qu'aucun de nous n'avait voulu nommer jusque-là.

Nous passâmes au calendrier. Il proposa un lancement dans huit semaines. Il m'en fallait au moins dix, compte tenu des corrections et des essais d'impression.

— Huit, répéta-t-il.

— Dix.

— Neuf ?

— Neuf et demie.

Il me regarda, amusé.

— Nous sommes vraiment en train de négocier une demi-semaine ?

— Non. Je te montre à quel point il est absurde de négocier le temps dont l'imprimeur et les fournisseurs ont besoin.

Nous nous accordâmes finalement sur dix semaines, avec la possibilité de terminer plus tôt si toutes les étapes se déroulaient sans retard. Julian accepta le calendrier, mais ajouta une condition : il voulait participer personnellement aux décisions essentielles concernant le récit et l'apparence de la marque.

— Je ne t'engage pas pour confier ma propre histoire à une inconnue, expliqua-t-il.

— Et moi, je n'accepte pas une mission pour laisser quelqu'un concevoir les projets à ma place.

— Est-ce que nous pouvons tous les deux garder notre mot à dire ?

— À condition que tu sois capable d'accepter une réponse qui ne te plaira pas.

Il me regarda un instant.

— J'essaierai.

Ce seul mot me parut plus honnête qu'une promesse d'accord inconditionnel.

Lorsqu'il partit après avoir signé notre accord préliminaire, je restai seule avec les trois mouillettes. Le parfum de la dernière avait encore évolué. L'acidité des agrumes avait laissé place à quelque chose de plus délicat, presque cuiré.

Au lieu de retourner au projet de céramique, j'ouvris mon carnet de croquis.

Je dessinai un rectangle aux angles arrondis, puis une seule ligne bordeaux. Je ne savais pas encore si elle ferait partie du futur emballage. Je savais seulement que cette couleur correspondait au parfum : profonde, mais sans ostentation.

Mon téléphone vibra.

Merci pour aujourd'hui. Il est rare que quelqu'un me dise non et me donne envie de poursuivre la conversation.

Je lus le message deux fois.

Ça dépend si, la prochaine fois, tu auras de meilleurs arguments.

La réponse apparut quelques instants plus tard.

Je ferai de mon mieux. Même si je soupçonne que la conversation m'intéresse davantage que la victoire.

Je posai mon téléphone, écran contre le bureau.

Dehors, un tramway passa sur les rails mouillés. Dans l'atelier flottaient des odeurs de café, de papier et d'un parfum que je n'arrivais pas encore à chasser de mes pensées.

J'avais mes propres projets, des limites clairement définies et une excellente raison de considérer Julian uniquement comme un client.

Le problème, c'était que, pour la première fois depuis longtemps, la frontière entre la curiosité professionnelle et quelque chose de beaucoup plus personnel ne me semblait plus aussi évidente.

Et lorsque j'allumai mon ordinateur le lendemain, le premier fichier que je voulus ouvrir n'était pas le projet destiné à Copenhague.

C'était l'esquisse de l'emballage du parfum de Julian Wilk.

Chapitre 2 - Tout ce que nous n'avions pas inscrit dans le contrat

Le vendredi, à dix-sept heures quarante-cinq, je signai la version définitive du contrat et l'envoyai à Julian pour qu'il l'approuve électroniquement.

Je le fis avec la satisfaction de quelqu'un qui venait enfin de mettre de l'ordre dans l'un des éléments les plus imprévisibles de sa semaine.

Du moins sur le papier.

En réalité, au cours des deux derniers jours, nous avions échangé dix-sept messages concernant le projet et trois autres que je ne parvenais à classer dans aucune catégorie professionnelle.

Le premier contenait une photographie d'un chat assis sur une boîte d'étiquettes.

Nouveau responsable du contrôle qualité. Il n'accepte aucune réclamation.

Le deuxième répondait à ma question de savoir si le chat percevait un salaire.

Bien plus qu'il ne devrait.

Le troisième était arrivé tard dans la soirée.

Est-ce qu'il t'arrive, toi aussi, de rester au travail plus longtemps simplement parce que tu n'as pas envie de rentrer dans un appartement vide ?

Je n'avais pas répondu immédiatement.

Cette question était trop personnelle pour une relation qui, officiellement, se limitait à la conception d'une marque de

parfum. Pourtant, je ne parvenais pas à la trouver déplacée. Elle ne ressemblait pas à une tentative de forcer une intimité. Plutôt à un aveu inattendu, de ceux que les gens ne font généralement pas au début d'une relation.

Oui. Mais ce n'est pas toujours parce que l'appartement est vide.

Julian n'avait pas essayé de m'en faire dire davantage.

Je comprends.

Et c'était précisément cette réponse qui m'avait fait contempler mon écran pendant un long moment.

Je n'aimais pas les gens qui considéraient la moindre faille dans la prudence d'autrui comme une invitation à s'y engouffrer. Cette fois, il m'avait laissé décider de ce que je voulais révéler.

À dix-huit heures, mon amie Marta m'appela.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle en guise de bonjour.

— Aux dernières nouvelles, oui.

— Tant mieux. Parce que depuis trois jours, tu me réponds comme une fonctionnaire débordée par des décisions administratives.

Je souris et refermai mon ordinateur.

Je connaissais Marta depuis l'université. Elle travaillait comme architecte d'intérieur et possédait une capacité extraordinaire à deviner mon humeur à partir de la longueur de mes messages.

— J'ai un nouveau client, dis-je.

— Il est beau ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Donc il est beau.

— Marta.

— D'accord. Il est riche ?

— Il dirige une petite maison de parfumerie.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je ne lui ai pas demandé son relevé bancaire.

— Ça aussi, c'est une réponse.

Je m'assis sur le rebord de la fenêtre. Dans la rue, les premiers lampadaires s'allumaient et les pavés mouillés reflétaient les phares des voitures.

— Il est têtu, dis-je. Et il a tendance à ne pas respecter les plannings.

— On dirait ton pire cauchemar.

— Ça devrait l'être.

Marta garda le silence un instant.

— Oh, oh.

— Ne commence pas.

— Je n'ai rien dit.

— C'est bien ça, le pire.

Après avoir raccroché, je restai immobile quelques instants. Je ne voulais pas avouer à Marta, et encore moins à moi-même, que depuis notre dernière rencontre, j'avais repensé plusieurs fois au visage de Julian. À la manière dont il fronçait les sourcils en examinant mes remarques. Au fait qu'il n'essayait pas de dissimuler sa fatigue lorsque nous parlions des responsabilités liées à son entreprise.

Il n'avait rien de cette perfection qui éveillait habituellement ma méfiance. Il avait de l'ambition, de

l'obstination et quelque chose de bien moins confortable : la capacité d'écouter, même lorsqu'il n'était pas d'accord.

Le téléphone sonna de nouveau.

Cette fois, son nom apparut sur l'écran.

— J'ai reçu le contrat, annonça-t-il sans préambule.

— Félicitations pour ta capacité à consulter ta messagerie.

— Les compliments sont-ils interdits dans ton atelier ?

— Non. Mais la politesse ne donne droit à aucune réduction.

Je l'entendis rire.

— J'ai une question concernant l'article quatre.

J'ouvris le document.

— Je t'écoute.

— La clause sur la validation des communications. J'aimerais pouvoir proposer mes propres textes.

— Tu peux. Mais nous ne pouvons pas traiter les documents historiques comme une simple source d'inspiration si nous présentons ensuite leur contenu comme des faits.

— Je comprends. Je parle surtout du ton. Je ne veux pas que la marque ressemble à un rapport d'archives.

— Moi non plus.

— Dans ce cas, est-ce que nous pouvons préciser cette clause ?

Pendant quelques minutes, nous discutâmes de sa formulation. Julian accepta que les affirmations présentées comme des faits soient accompagnées de références aux